

La Géographie Humaine face à la Culture

Paul Claval

Université de Paris - Sorbonne IV, France.

Resumé

Depuis ses débuts, à la fin du XIXe siècle, la géographie humaine accorde un rôle significatif, mais limité, à la culture. La situation change après 1970. De nouveaux intérêts apparaissent: une curiosité aigüe pour le sens des lieux et des territoires s'affirme dans les années 1970; la discipline redécouvre l'individu et explore ses trajectoires. La démarche devient plus critique dans le courant des années 1980; elle se tourne vers le postmodernisme et se veut postcolonialiste. Dans les années 1990, le grand tournant culturel de la discipline se confirme.

Je voudrais présenter ici la manière dont la géographie contemporaine analyse la culture, décrire les concepts et les méthodes qu'elle mobilise en ce domaine, mettre en évidence la signification de l'évolution actuelle, montrer les questions épistémologiques qu'elle fait naître et passer en revue ses perspectives futures.

Mots-clés: Culture, Géographie cultural; épistémologie

Resumo

Desde os primórdios até ao final do século XIX, a geografia humana tem atribuído um papel significativo, mas limitado, à cultura. A situação veio a alterar-se após 1970. Novos interesses aparecem: uma curiosidade guiada pelo sentido dos lugares e dos territórios afirma-se na década de 70; a disciplina redescobre o indivíduo e explora as suas trajectórias. O discurso torna-se mais crítico relativamente à corrente dominadora dos anos 80; re-orienta-se para o pós-modernismo que se deseja pós-colonialista. Nos anos 90, a grande viragem cultural da disciplina confirma-se. Gostaria de apresentar neste artigo a forma como a geografia contemporânea analisa a cultura e descreve os conceitos e os métodos que mobiliza nesse domínio, evidenciar o significado da evolução actual, pôr em evidência as questões epistemológicas que nascem do debate e passar em revista as suas perspectivas futuras.

Palavras-chave: Cultura, Geografia cultural, epistemologia

I - La culture des géographes

La géographie humaine est née, à la fin du XIXe siècle, dans un contexte intellectuel où l'évolutionnisme occupait une place dominante. Les sociétés étaient-elles modelées par l'environnement dans lequel elles vivaient? Le déterminisme environnemental apparaît vite comme une position insoutenable: les groupes humains ne sont pas dans l'état de nature; ils ont une culture. Friedrich Ratzel met par exemple l'accent sur l'opposition entre les *Naturvölker*, qui portent profondément la marque des milieux où ils sont installés, et les *Kulturvölker*, qui échappent au moins en partie aux contraintes naturelles grâce à la culture plus riche qu'ils possèdent (Buttmann 1977).

La plupart des géographes ne font pas l'effort de théoriser l'idée de culture qu'ils utilisent. Certains se rallient aux conceptions qui prévalent dans les sciences sociales de l'époque: pour comprendre ce contexte, il est bon de se référer à certaines publications récentes, la présentation que Burke donne de l'histoire culturelle (Burke 2004) ou l'analyse que propose Kuper de *l'Anthropologists' Account of Culture* (Kuper 1999). Ces ouvrages complètent pour l'époque récente les éléments fournis il y a un demi siècle par Kroeber et Kluckhohn (1952).

La culture jusque dans les années 1960

Dans *Primitive Cultures*, E. B. Tylor écrivait:

“Prise dans son sens ethnographique large, la culture ou civilisation est le complexe qui est fait des connaissances, des croyances, des arts, de la morale, du droit, de la coutume et de toutes les autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société” (Tylor 1871, p.35)

C'est une définition large. Elle souligne le rôle des processus de transmission. Dans le courant du XIXe siècle, certains spécialistes des sciences sociales et certains essayistes mettent plutôt l'accent sur la dimension intellectuelle de la culture et la conçoivent comme “le meilleur de ce qui a été appris et a été dit”. La majorité des anthropologues s'en tient cependant à l'interprétation plus large de Taylor. C'était le cas, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, de beaucoup d'anthropologues allemands ou américains. Pour l'école allemande d'anthropologie qui s'est développée à Berlin autour de Rudolf Virchow et d'Adolf Bastian, “comme les races, les cultures sont hybrides. Il [n'y a] pas de cultures pures, clairement délimitées et durables. Chaque culture [se nourrit] de sources diverses et [dépend] d'emprunts” (Kuper 1999, p. 13). Un des étudiants de Virchow et de Bastian, Franz Boas, s'installe alors aux Etats-Unis, où il joue un rôle décisif dans la formation de l'école américaine d'anthropologie. Boas a fait sien la conception de la culture proposée par Boas: pour lui

“La culture était un tout: elle était apprise et incluait pratiquement tout ce que vous pouvez penser” (Kuper 1999, p. 56).

“Les changements culturels résultaient de contacts établis au hasard, ou venaient des réponses créatives de certains individus à la tradition héritée, sous l'aiguillon du défi environnemental. Il s'ensuivait que les cultures ne constituaient pas des systèmes intégrés” (Kuper 1999, p. 61).

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe, c'est cette conception de la culture que mobilisent les géographes: pour eux, la culture est faite de tout ce qui n'est pas inné et a été acquis par les individus au cours

de leur vie: attitudes, pratiques, savoir-faire, connaissances, valeurs. Comme la géographie humaine s'attache alors surtout aux rapports des hommes au milieu, la plupart des études concernant la culture portent sur l'invention, la diffusion et l'adoption des techniques utilisées par les groupes pour tirer parti de leur environnement et pour l'exploiter. C'est vrai aussi bien pour la tradition vidalienne en France que pour celle de Carl Sauer aux Etats-Unis – avec une curiosité particulière, dans le second groupe, pour tout ce qui concerne la domestication des plantes et des animaux.

Durant le XXe siècle, le progrès scientifique transforme la plupart des techniques mobilisées par les groupes humains: au lieu d'être héritées de traditions locales ou empruntées à des voisins, elles sont de plus en plus produites par des laboratoires. Les machines et les équipements cessent d'être conçus par des artisans locaux. Ils proviennent d'usines qui mettent partout en œuvre les mêmes connaissances scientifiques. Les techniques qu'on emploie perdent leur spécificité. Les études consacrées à la culture dans la perspective des géographies du début du XXe siècle déclinent durant les années 1950 et 1960 dans la mesure où les évolutions en cours les privent de l'essentiel de leur intérêt.

Au cours des quarante dernières années: les dimensions non verbales de la culture

Au cours des quarante dernières années, une curiosité nouvelle s'est manifestée pour les aspects non-verbaux de la culture. Les ethnographes ont toujours été conscients de ce qu'une bonne partie des attitudes, des pratiques et des savoir-faire ne sont jamais verbalement exprimés: l'imitation et l'observation jouent un rôle fondamental

dans leur transmission. Les ethnographes ne s'attachent toutefois guère à la signification de ces modes de transfert des connaissances.

Les attitudes ont changé lorsque la curiosité des historiens et des sociologues pour la vie de tous les jours s'est affirmée (Certeau 1992 ; Gardiner 2000): pour comprendre ce que les enfants, les femmes et les hommes font dans leur existence quotidienne, il ne suffit pas d'explorer les conceptions de vie qu'ils partagent et les techniques qu'ils sont capables de rationaliser. En étudiant la manière dont les jeunes Inuit apprennent à s'orienter dans les solitudes glacées du Nord au cours des longues journées sombres de l'hiver, Béatrice Collignon a été frappée par l'indigence de leur vocabulaire géographique: très peu de toponymes, par exemple, dans des zones pourtant souvent parcourues (Collignon 1996). Dans le même temps, ces hommes savent mémoriser les lieux en notant la forme qu'y prennent les congères et les colorations de la neige en hiver, ou à en observant la configuration qu'y revêtent les lichens en été. Personne ne transmet formellement ce type de connaissances aux jeunes Inuit: c'est en suivant leurs pères très tôt, par l'observation et par la pratique, qu'ils découvrent la signification de ces indications pour ne pas se perdre.

Comme les géographes s'intéressent nécessairement à la vie quotidienne des gens, ces perspectives nouvelles ouvrent la possibilité d'explorer des aspects de la culture et des formes de transmission qui avaient jusqu'ici été négligés: les cultures vernaculaires occupent plus de place dans les enquêtes.

L'évolution des conceptions de la culture dans l'anthropologie américaine et ses conséquences

Dans le courant des années 1960 et 1970, les conceptions de la culture changent rapidement au sein des sciences sociales: le nouvel intérêt que les géographes manifestent pour elle reflète ces nouvelles orientations.

Dans ce domaine, l'influence de l'anthropologie culturelle américaine est importante. Franz Boas avait évolué à la fin de sa vie, dans les années 1930: il considérait que certaines composantes de la culture étaient plus significatives que d'autres et s'était mis à définir la culture comme un système intégré de symboles, d'idées et de valeurs (Kuper 1999, p. 62). Ses étudiants, Edward Sapir, Ruth Benedict et Margaret Mead, allaient plus loin: pour eux, le rôle des éléments spirituels était essentiel. Ils mettaient désormais l'accent sur les configurations de culture (Kuper 1999, pp. 62-64).

Dans le courant des années 1940, cette tendance s'est renforcée sous l'influence de Talcott Parsons. Dans sa théorie de l'action, il considère que les objets se répartissent en trois classes, le social, le physique et le culturel. Chaque classe "forme un système: le système social, le système individuel biologique et personnel et le système culturel" (Kuper 1999, p. 52).

L'accent se déplace alors. Les anthropologues cessent de s'intéresser surtout aux aspects matériels des cultures. Comme le dit Clifford Geertz, le plus parsonien des anthropologues américains, la culture commence à être considérée "comme une configuration de significations transmises à travers l'histoire et grâce auxquelles les hommes communiquent, perpétuent et développent les connaissances qu'ils ont de la vie et les attitudes qu'ils adoptent à son égard" (cité par Kuper 1999, p. 98). Un tel changement dans la conception de la culture

implique une redéfinition des méthodes de recherche (Geertz 1973). Geertz va chercher ses modèles dans les humanités, et ne s'inspire plus des sciences naturelles ou sociales. Il emprunte à Paul Ricœur (1971) l'idée que "les sciences humaines doivent être herméneutiques" (Kuper 1999, p. 106). La culture peut être comparée à un texte.

Cette nouvelle conception de la culture est rapidement exploitée par d'autres anthropologues américains. David Schneider propose une interprétation des systèmes de parenté qui refuse toute référence biologique et les conçoit comme des constructions purement culturelles (Schneider 1995). Marshall D. Sahlins pense que les mythes, la plus typique des constructions symboliques, jouent un rôle plus important dans la vie sociale qu'on ne le pense généralement: pour lui, ils ne se contentent pas de fournir une justification aux relations sociales existantes; ils offrent des modèles pour l'action. Pour comprendre la visite du Capitaine Cook à Hawaii, il faut admettre que sa venue est apparue aux Polynésiens comme la répétition d'un de leurs mythes religieux; ils l'ont vécue en se conformant aux rites qui l'accompagnent normalement (Sahlins 1995).

Ces réflexions ont eu un écho chez les géographes américains. James Duncan, tire parti des conceptions de Geertz dans sa critique de "la conception superorganique de la géographie culturelle américaine" (Duncan 1980) et analyse comme un texte le paysage du royaume de Kandy, au Sri Lanka au XIXe siècle (Duncan 1989).

Certains géographes français développent indépendamment des points de vue voisins: Joël Bonnemaïson interprète la géographie complexe du Vanuatu en partant de l'analyse de leurs mythes fondateurs (Bonnemaïson 1986-1987). Ces récits

donnent une signification à la vie dans ces îles et fournissent un modèle pour structurer la société, organiser le territoire et exploiter l'environnement.

Grâce aux nouvelles conceptions de la culture développées par l'anthropologie, et plus spécifiquement, par l'anthropologie américaine, les géographes renforcent leur curiosité pour les lieux, les territoires, les identités et les paysages.

Les conceptions britanniques de la culture

Une interprétation différente de l'idée de culture se développe en Grande-Bretagne pendant et après la Seconde Guerre mondiale grâce à l'influence de deux spécialistes d'histoire littéraire, F. R. Leavis et Raymond Williams (Williams 1958, 1981). Williams refuse de prendre en considération les conceptions de la culture proposées en Europe parce qu'il est "convaincu que le discours anglais sur la culture est né d'une expérience très particulière. La révolution industrielle a commencé en Angleterre, et ses effets se sont d'abord manifestés là" (Kuper 1999, p. 45). En conséquence, Williams fait remonter l'introduction de l'idée moderne de culture aux œuvres de poètes anglais comme Blake, Wordsworth, Keats et Shelley, d'essayistes comme Coleridge ou Arnold, et plus tard, d'écrivains radicaux comme Carlyle, Ruskin ou Morris (Williams 1958). Pour lui, dans les sociétés complexes nées de la révolution industrielle, la culture varie en fonction de la classe. Il considère que "la relation entre la culture des élites, la culture populaire et le progrès dans la société industrielle" est un problème qu'il faut interpréter en termes marxistes "comme une dimension d'un conflit de classe plus fondamental" (Kuper 1999, p. 45). Chacun développe une "structure de sensibilité" qui

reflète sa position sociale et les influences auxquelles il est soumis. Williams est pour une culture ouverte, créative, travaillée, et contre les notions hégémoniques de la culture qui la voient renforcée par la classe dominante à travers l'éducation, les structures du travail et les formes multiples de conscience pratique qui imbibent l'existence sociale" (Hubbard et al. 2004, p. 332).

Sous l'influence de Raymond Williams, beaucoup de géographes britanniques se tournent vers la géographie culturelle. C'est particulièrement vrai de Denis Cosgrove: dans son analyse de *Social Formation and Symbolic Landscape*, il met l'accent sur l'esthétique des villas et des parcs comme outil utilisé par les classes dirigeantes à Venise d'abord, en Grande-Bretagne ensuite, pour légitimer leur pouvoir (Cosgrove 1984). La géographie de Peter Jackson ne peut être comprise si on ignore qu'il puise une partie de ses thèmes dominants dans Williams (Jackson 1989).

Ces interprétations donnent une dimension sociale à l'interprétation de la culture, soulignent la signification de ses expressions artistiques ou littéraires, mais ignorent ses aspects matériels, qui avaient si longuement retenus les géographes durant les premières décennies du XXe siècle.

Les "Etudes culturelles", ou la culture comme enjeu de pouvoir

Stuart Hall est, comme Raymond Williams, une figure importante de la Nouvelle Gauche Britannique: ils coopèrent tous deux, par exemple, à la fondation de *The New Left Review*, lancée en 1960. Mais si Stuart Hall partage les convictions de Williams en ce qui concerne la signification sociale de la culture, il ne la conçoit pas de la même façon. Né à la Jamaïque, il est venu en Angleterre pour faire

ses études à Oxford. Il s'est très tôt orienté vers les "Etudes culturelles": il a travaillé pour le *Center for Contemporary Cultural Studies* de l'Université de Birmingham avant de le diriger (Hall et al. 1980; Hubbard 2004, p. 160). Comme l'explique Kuper:

"Dans les Etudes culturelles, la culture inclut les beaux-arts, la littérature et la recherche, la matière du curriculum des humanités, mais elle prend aussi en compte les arts noirs des médias et la sphère un peu floue de la culture populaire (un mélange de ce que l'on appelait jadis folklore) et les arts prolétariens, plus le sport. [...] En gros, la grande culture officielle est suspecte, et la culture de masse est condamnée en tant qu'ersatz, lorsqu'elle n'est pas irrémédiablement corrompue [...], mais la culture populaire est traitée avec sympathie" (Kuper 1999, p. 229).

Kuper explicite plus encore les positions de Stuart Hall:

"Qu'elles célèbrent la culture populaire ou contribuent à combattre l'hégémonie, les Etudes culturelles ont toujours été en même temps une recherche scientifique et un mouvement politique. La critique culturelle et la critique politique se mélangent dans l'étude des films, de la télévision ou des sports, et le message oppressif des médias est contesté par l'agitprop des activistes de classe, de race ou de genre" (Kuper 1999, p. 230).

La position essentielle des études culturelles est simple: "la culture sert le pouvoir et elle est (ou devrait être) contestée" (Kuper 1999, p. 230). La conception de la culture retenue par les "Etudes culturelles" est plus

étroite que celle de Raymond Williams: les deux ignorent ses aspects matériels; les deux sont conscients du rôle des modes de communication, même si Williams s'intéresse davantage à l'écrit et à la peinture, et Hall aux médias modernes. Les "Etudes culturelles" de Stuart Hall sont plus polémiques: elles ne mettent pas l'accent sur le contenu des cultures. Elles les conçoivent comme une expression des différents groupes. Ce qui est important, c'est la manière dont elles arrivent à contrôler les médias institutionnels: Hall présente la culture comme une arène où différents groupes luttent afin d'affirmer leur présence et de faire reconnaître leur contribution à la vie sociale.

L'influence des "Etudes culturelles" de Stuart Hall est importante sur Peter Jackson: il leur emprunte le titre de son ouvrage *Maps of meaning* (Jackson 1989). La manière dont il insiste sur la construction sociale et culturelle de la classe, de la race et du genre est un clair reflet des "Etudes culturelles" de Stuart Hall.

C'est plus tard cependant que l'impact complet des idées de Stuart Hall sur la géographie s'affirme pleinement. Don Mitchell s'appuie sur elles pour donner un contenu social à la géographie culturelle qu'il construit (Mitchell 2000). Un des concepts centraux qu'il introduit, l'idée de "guerre culturelle", n'est qu'une illustration de l'accent mis par Stuart Hall sur les rivalités entre les différents groupes qui cherchent à faire connaître leur identité et à l'imposer. Tout comme les idées de Williams, les thèmes développés par les "Etudes culturelles" font une large place aux paysages – comme mode public d'expression – dans la géographie culturelle.

Que retenir de l'évolution du concept de culture?

Quelle leçon peut-on tirer de l'évolution des idées relatives à la culture ? Un intérêt croissant pour la dimension symbolique, son rôle dans la construction des groupes sociaux et des identités, et son utilisation comme arme dans les luttes sociales. Grâce à ces nouvelles orientations, la géographie culturelle devient plus pertinente sur beaucoup de thèmes qu'elle négligeait jusqu'alors.

Les définitions récentes de la culture définissent un objet plus précis et plus limité que celles que l'on empruntait à l'ethnologie ou à l'anthropologie il y a un demi-siècle. Au lieu d'analyser tout l'ensemble des attitudes, des pratiques, des savoir-faire (et des techniques), des connaissances et des valeurs qui sont partagées par les groupes humains, l'attention glisse vers les symboles qui expriment identités et différences, et vers les moyens qui permettent de les transmettre ou de les imposer au public.

Cette évolution conduit à une analyse plus précise de la signification sociale de la culture, mais ce gain se paie par la moindre attention attachée à ses dimensions matérielles – ce qui est une perte. Pour moi, l'approche culturelle en géographie gagnerait à rester fidèle à la définition large de la culture qu'elle adoptait dans la première moitié du XXe siècle, et à tirer avantage des aperçus sur ses fondements symboliques et sa signification sociale qui ont été développés depuis une génération (Claval 1994, 2004). C'est la seule manière de s'assurer que le monde matériel reste présent dans la culture et de prendre en compte le rôle de la distance (à travers de l'influence qu'elle exerce dans la transmission des idées, des attitudes, des connaissances, etc.). Il y aurait sans cela danger de voir la géographie culturelle se réduire à ses dimensions littéraires

et picturales. Un exemple: l'ouvrage récemment dirigé par Michie et Thomas sur *Nineteenth-Century Geographies* (Michie & Ronald 2003). Il rassemble des contributions intéressantes sur les décalages temporels, la transformation des biens et des échanges ou les nouveaux contours des univers domestiques. L'ensemble est passionnant – mais à mon sens, l'espace y manque un peu de densité. En dehors de Mona Domosh, tous les contributeurs enseignent l'histoire ou la littérature. La géographie culturelle a besoin d'un environnement plus rugueux que celui qui est représenté là.

II - Les outils de l'approche culturelle moderne

i La géographie humaine a à faire à des êtres humains réels, concrets

Les géographes du début du XXe siècle avaient une conception positiviste de leur discipline. Elle les conduisait à mettre l'accent sur l'espace, les distributions et la différenciation de la surface terrestre (Brunhes 1910). La société n'était pas au centre de leurs préoccupations, même lorsqu'ils pratiquaient la géographie humaine. Pour ceux qui font usage des approches fonctionnalistes, entre 1920 et 1970, la géographie est devenue une science sociale, mais dans leur conception, la société est bien plus une entité abstraite qu'un ensemble d'individus bien vivants: de là l'accent mis sur la répartition des densités et la formation de lieux centraux.

L'approche culturelle de la géographie humaine résulte, dans les années 1970, d'une réaction très simple à l'encontre

des attitudes antérieures: l'humanité n'est pas faite de l'addition d'entités abstraites appelées êtres humains. Elle est composée d'hommes et de femmes, d'enfants, de jeunes, d'adultes et de vieux. La géographie doit partir de cette diversité concrète: elle n'a rien à gagner à ne manipuler que des notions abstraites, qu'il s'agisse de sociétés, d'économies, d'ensembles politiques ou de cultures. Elle a affaire à des gens qui diffèrent par leur sexe, leur âge, leur formation, etc. Etudier les villes, par exemple, c'est d'abord observer ceux qui les habitent, leur diversité, leurs destins individuels. Ce n'est qu'après avoir pris en compte cette diversité fondamentale, et avoir mis l'accent sur le concret qui lui est associé, que l'on peut élaborer des abstractions.

ii Les êtres humains ont une dimension biologique et écologique fondamentale

Les femmes et les hommes que les géographes humains étudient ne sont pas des êtres désincarnés. Leur première dimension est biologique. Ils sont faits de chair, se déplacent grâce à leurs jambes, travaillent efficacement grâce à leurs bras, à leurs mains et à leurs doigts, et arrivent à s'orienter grâce à leurs yeux, à leurs oreilles et à leur nez. Ils vivent, ce qui veut dire qu'ils évoluent constamment en fonction d'un dynamisme qui les anime de l'intérieur. L'existence de ces femmes et ces hommes se déroule dans des environnements qui leur fournissent l'air qu'ils respirent, l'eau qu'ils boivent, la nourriture qu'ils mangent, les habits qu'ils portent, les outils qu'ils utilisent. Les hommes et les femmes font souvent venir de pays lointains une part importante de ce qu'ils consomment. Il n'y a guère que pour l'air qu'ils respirent qu'ils dépendent totalement de l'environnement

local; l'eau qu'ils boivent est pompée dans des nappes aquifères, ou prélevée dans des rivières ou des lacs dont l'eau est de qualité, à des dizaines de kilomètres, parfois à des centaines, le pain qu'ils mangent est dans bien des cas fabriqué avec du blé qui a poussé outre-mer, sur d'autres continents. Dans un espace urbain, les relations des êtres humains à leur environnement sont plus complexes encore: au lieu de rester essentiellement locales, elles s'étalent souvent sur de si larges espaces que les citoyens qui en vivent n'en sont pas conscients.

iii Les êtres humains sont mobiles

La plupart des outils utilisés par les géographes durant le XXe siècle avaient été conçus pour rendre compte des caractères de populations sédentaires. Torsten Hägerstrand a introduit, il y a trente-cinq ans, une des perspectives les plus fécondes de l'approche culturelle (Hägerstrand 1970), l'analyse longitudinale des populations. Etudiant, il avait été fasciné par les travaux du démographe Lotka: au lieu d'appréhender les populations à partir des recensements périodiques et des statistiques annuelles de naissances, de mariages et de décès, celui-ci préférait suivre les individus au long de leur vie.

La "géographie du temps" de Hägerstrand généralise cette approche. Au lieu d'appréhender l'espace comme une réalité statique, elle le présente comme un film où chaque plan saisit les distributions spatiales à un instant donné. Les vies des êtres humains y apparaissent sous formes d'itinéraires; là où les gens font des arrêts prolongés, on voit se dessiner des lignes verticales dans le volume de la "géographie du temps". Les mouvements suivent des lignes obliques entre les arrêts successifs.

Dans les aires urbaines, les embouteillages ont conduit à multiplier les enquêtes sur les déplacements quotidiens entre les domiciles des gens et les lieux où ils travaillent, font des achats ou participent à des activités religieuses ou culturelles. Différentes échelles peuvent se lire à la fois dans l'espace (il y a une mobilité de voisinage, une mobilité d'échelle urbaine et une mobilité nationale ou internationale) et dans le temps (celle des jours de semaine, celle du week-end, celle des vacances, celle des migrations à long terme, etc.).

L'analyse de la mobilité met en évidence l'opposition qui existe entre les lieux où les gens stationnent plus ou moins longtemps et les corridors où ils ne font que passer. Ces derniers constituent un premier type d'espace public. Les lieux où les gens s'arrêtent comprennent les maisons, les bureaux, les usines, les magasins, les restaurants, les théâtres, les cinémas, les installations sportives. Une partie de ces lieux est ouverte à tous: ils constituent le second type d'espace public.

iv Les êtres humains communiquent

Les êtres humains communiquent. Les informations qu'ils échangent peuvent résulter de contacts directs, en face-à-face, ou être transmises par messages. Cela veut dire que les possibilités dont disposent les hommes en matière de communication diffèrent beaucoup selon les technologies qu'ils maîtrisent: il y a des sociétés de l'oral, des sociétés de l'écrit et des sociétés des médias modernes.

Anthony Giddens a souligné, en 1984, le rôle de la communication dans la vie sociale, complétant en cela la géographie du temps de Hägerstrand (Giddens 1984): l'univers des êtres humains n'est pas limité aux lieux

où ils résident ou qu'il visitent; il est fait des sphères que l'échange des informations leur ouvre. Ils vivent dans des sphères d'intersubjectivité, au sein desquelles chacun donne le même sens aux mots et partage la même mémoire. Ces sphères n'ont pas le même rayon et la même texture selon le mode de communication qu'elles mettent en œuvre: il y a des sphères d'interoralité, des sphères d'intertextualité, des sphères d'intermédiarité.

Les informations qu'échangent les hommes ont des volumes différents selon leur nature: les symboles agissent souvent comme des déclics, ce qui les rend très efficaces même s'ils sont courts; les nouvelles impliquent des volumes plus importants (Claval 2001). La transmission des attitudes, des savoir-faire, des connaissances et des croyances requiert des flux soutenus souvent maintenus durant de longues périodes. L'expression des attitudes et des savoir-faire prend souvent des formes non verbales: leur transmission repose exclusivement sur l'imitation, c'est-à-dire sur des relations face-à-face. Grâce à Gunnar Törnqvist, les géographes ont pris conscience de la signification des contacts (Törnqvist 1968, 1970).

Les environnements urbains offrent plus de facilités que d'autres pour les relations face-à-face. Dans le passé, les citadins étaient également plus profondément impliqués dans les sphères d'intertextualité que ceux qui habitaient dans des régions rurales, où beaucoup ne savaient ni lire ni écrire.

Comme les êtres humains communiquent, l'espace dans lequel ils vivent est structuré par des réseaux; aussi longtemps que l'information reste essentiellement transmise lors de relations face-à-face, ces réseaux sont faits des chemins, des routes ou des chemins de fer qu'empruntent les voyageurs. Les lettres, les journaux, les livres, les films,

les cassettes utilisent les mêmes voies de transport. Le télégraphe, le téléphone, la radio et la télévision mobilisent des ondes électromagnétiques ou hertziennes. La structure de leurs réseaux diffère profondément de celles des transports.

La structure communicationnelle des villes est complexe. Les techniques des télécommunications ont récemment fait disparaître les avantages dont jouissaient jusqu'alors les zones de haute densité dans le domaine des échanges d'information – de là l'élargissement des zones suburbaines et la multiplication des zones urbaines. Certaines différences subsistent cependant entre les villes, les plus grandes plus exactement – les métropoles –, et la campagne.

v Les êtres humains constituent des entités dynamiques

Les êtres humains constituent des entités dynamiques. Ils ont reçu de ceux au milieu desquels ils vivent des systèmes de signes, une façon de percevoir le monde, les concepts qu'ils utilisent. Ils sont de la sorte les dépositaires d'un héritage culturel.

La vie quotidienne offre une grande variété d'expériences: beaucoup d'entre elles sont nouvelles, car le contexte dans lequel elles prennent place évolue. Les êtres humains mettent en œuvre l'héritage culturel qu'ils ont reçu pour faire face à des situations souvent inédites; à l'inverse, ils changent d'attitudes, adaptent leurs principes et enrichissent leurs savoir-faire et leur connaissances du monde en fonction des réalités auxquelles ils sont confrontés.

Les êtres humains ne vivent pas seulement dans le présent: ils élaborent des plans pour le futur. Les réalités qui viennent ne s'inscrivent pas toutes dans le prolongement de celles d'aujourd'hui. Les gens ont

internalisé des normes et des valeurs: le futur auquel ils aspirent doit leur être plus conforme que ce n'est le cas du présent.

Il y a une génération, les spécialistes des sciences sociales considéraient essentiellement la culture comme un héritage venu du passé. Leurs conceptions ont changé: les êtres humains sont modelés par une culture qui relie le passé au présent et projette les gens dans le futur.

Le futur diffère évidemment du passé et du présent puisqu'il n'a pas d'existence objective. Il est fait de représentations. Une part de celles-ci viennent de la capacité des groupes sociaux (ou de quelques-uns de leurs membres) à explorer des au-delà, d'autres mondes, qui leur offrent des perspectives sur le présent et des moyens de le juger afin de bâtir une société meilleure et de faire que les individus se conforment mieux à leurs principes et à leurs idéaux.

La vision du futur qu'offrent les religions et les idéologies est normative. Elle influence la manière dont chacun bâtit sa propre vision de ce qui va arriver plus tard: les horizons d'attente qu'il imagine intègrent une part substantielle des valeurs collectives dont sont porteuses l'éthique et la religion acceptées. Les gens tiennent compte aussi, dans les projections qu'ils élaborent, de leur vie ici-bas, qu'ils mettent en balance avec les perspectives que leur ouvre l'au-delà. En construisant leur image personnelle du futur, ils n'oublient pas leur âge, leur santé, leur situation familiale et leurs responsabilités.

C'est parce qu'ils sont des êtres de culture que les êtres sociaux sont dynamiques. Comme chacun suit un itinéraire qui lui est propre, ne s'arrête pas aux mêmes endroits aux mêmes moments et a des expériences différentes du présent, ses horizons d'attente sont personnalisés. Le premier résultat de l'approche culturelle moderne, c'est donc de

rompre avec la conception superorganique qui a prévalu, spécialement aux Etats-Unis, jusqu'aux dernières décennies du XXe siècle (Duncan 1980): la culture n'est pas imposée de l'extérieur; elle n'est pas la même pour tous. Elle apparaît comme une mosaïque, comme un patchwork. Chacun l'acquiert, la remet à jour et la réoriente en fonction de son itinéraire, des problèmes personnels auxquels il a à faire face et des valeurs qu'il fait siennes.

La culture est une réalité individuelle par certains de ses aspects. C'est en même temps une réalité sociale: l'héritage que les gens reçoivent est à peu près le même pour tous ceux qui font partie du même groupe primaire, fréquentent les mêmes écoles, font leurs achats dans les mêmes magasins et vont prier dans les mêmes églises: ils participent aux mêmes cercles d'intersubjectivité. Les difficultés que les gens éprouvent face à leurs expériences quotidiennes sont semblables pour autant qu'elles résultent des situations géographiques, sociales ou économiques qu'ils partagent. Les valeurs qu'ils incorporent dans leurs horizons d'attente sont également des constructions collectives.

La culture lie ensemble les différents moments de l'existence individuelle et lui donne un sens: elle structure ainsi l'aventure personnelle de chacun; elle apparaît dans le même temps comme une entreprise collective puisqu'elle est faite d'éléments empruntés à l'environnement social et qu'elle est bâtie à partir des outils qu'il offre. La culture vise souvent l'épanouissement du groupe.

Dans les environnements urbains, la culture revêt le même caractère contraignant que partout, mais les itinéraires que parcourent les gens sont plus complexes, les rencontres qu'ils font plus diverses et les possibilités de

tirer avantage de cercles d'intersubjectivité plus étendus apparaissent généralement plus grandes.

vi Le moi, le nous et les autres

Vue de l'extérieur, la culture se présente ainsi comme une mosaïque, mais ce n'est pas comme cela qu'elle est vécue par les gens qui en sont porteurs. Ils sont surtout sensibles à l'unité qu'elle crée. Ce sentiment vient du rôle qu'elle joue dans la construction du moi, du nous et des autres. Les êtres humains ont le sentiment de la continuité qui existe entre leur passé, leur présent et leur futur. Le fil qui lie les divers moments de leur vie les rassure sur ce qu'ils sont: il leur donne une identité.

La construction du moi n'est pas une aventure menée dans l'isolement: son existence n'est pleinement vécue que si elle est reconnue par les autres. L'individu devient alors membre d'un groupe. Il peut dire: "nous" au lieu de: "les autres". Accepter l'existence du "nous" signifie cependant que les "autres" doivent également exister (Eisenstadt 2003).

C'est parce que les gens désirent être acceptés par un groupe qu'ils arborent la même tenue, s'expriment de la même manière et adhèrent au même ensemble de valeurs. La construction du moi conduit de la sorte à une standardisation de la culture qui est parallèle à la construction du nous. Chaque groupe essaie d'exister pour lui-même et en même temps, d'être reconnu par les autres – ou rejetés par eux, ce qui aussi une manière d'exister.

Les identités sont importantes pour les géographes culturels, puisqu'elles montrent que les cultures ne sont pas seulement des réalités objectivement observables: ce sont des représentations partagées par

des groupes. Elles servent en conséquence d'armes dans la compétition sociale.

Ces aspects de la culture sont particulièrement significatifs dans les environnements urbains, où les gens vivent près les uns des autres: le besoin d'affirmer sa propre identité est d'autant plus fort que les interactions sont plus fréquentes. Dans les zones rurales, les sentiments d'identité peuvent reposer sur des éléments objectifs: la manière dont les gens cultivent la terre, structurent leurs champs, organisent le paysage. Dans les zones urbaines, les gens partagent, pour bien des aspects de leur existence, le même environnement: les identités sont du coup plus difficile à bâtir et à préserver, surtout dans les sociétés contemporaines où les techniques ont cessé d'appartenir à l'univers vernaculaire et reflètent la technologie universelle de sociétés qui reposent sur la science moderne.

vii Les êtres humains construisent des cartes mentales où se combinent éléments objectifs et éléments symboliques

L'approche culturelle conduit les géographes à considérer que les cultures ont deux faces: elles peuvent être analysées comme des ensembles d'attitudes, de savoir-faire, de connaissances et de croyances, ou comme des représentations collectives. Des liens existent évidemment entre ces deux perspectives.

Chacun vit du stock d'attitudes, de savoir-faire, de connaissances et de croyances qu'il a accumulées pour répondre aux défis que pose l'environnement où il vit et pour gagner sa vie (ou, dans les sociétés traditionnelles, pour produire sa nourriture et celle de ses proches). Une part de ce stock est propre à tel ou tel lieu: les ressources que les gens sont capables de mettre en valeur sont

localisées en tel ou tel point; cette parcelle convient à la culture des céréales, la suivante portera une pâture ou une prairie; les gens que nous devons rencontrer à tel ou tel propos vivent ici, ou là.

Depuis les années 1970, les géographes parlent de cartes mentales pour les formes spatialisées de connaissances que les gens développent. La plupart des études mettent l'accent sur les éléments objectifs qu'elles incorporent: la localisation des ressources, des emplois, des boutiques, des lieux de rencontre, des églises, des équipements de loisir et de détente, etc. Toutes les études insistent sur le fait que ces cartes sont centrées sur *ego*, avec un effet d'escompte spatial à partir de là. Quelques chercheurs prennent en compte la composante symbolique des représentations. Jean Gottmann a été le premier à souligner le rôle des "iconographies", c'est-à-dire des symboles, dans la construction des identités, et ce en particulier dans le domaine politique, mais aussi, dans les autres domaines de la géographie humaine (Gottmann 1952). Jean Laponce, un disciple canadien de Jean Gottmann, a injecté du symbolique dans les cartes mentales (Laponce 1984). Il pense en effet que celles-ci sont polarisées autour de deux foyers: l'*ego* d'une part, et le lieu qui symbolise l'identité collective de l'autre. Il utilise ce schéma pour expliquer ce qui peut se produire entre deux – ou plusieurs – groupes culturels qui vivent dans le même espace urbain. Dans le Montréal du XIXe siècle, le centre symbolique coïncidait, pour les Canadiens anglais, avec le centre des affaires, qui exprimait leur capacité à construire un Empire; les cartes mentales des Canadiens français étaient encore centrées sur la paroisse rurale dont ils venaient, ou sur l'église de leur quartier de banlieue: la coexistence des deux groupes

était pacifique. Après la révolution tranquille des années 1960, lorsque les Canadiens français ont adopté les valeurs économiques et politiques de la société moderne, le noyau symbolique de leurs cartes mentales a été relocalisé dans la partie centrale de Montréal: la coexistence des deux groupes a cessé d'être facile, dans la mesure où leurs représentations symboliques devenaient conflictuelles.

III - Le tournant culturel de la géographie humaine contemporaine

Le tournant culturel

Le développement de l'approche culturelle a eu des conséquences profondes sur la géographie humaine. On comprend mieux les processus culturels à l'œuvre dans toute société: on dispose de méthodes efficaces pour déchiffrer les réalités culturelles et sociales grâce à ce que l'on sait (1) de la transmission des informations, (2) de l'internalisation des attitudes, des connaissances et des valeurs, (3) de la construction des identités et (4) de l'élaboration des horizons d'attente. Grâce à ces nouvelles ouvertures, la géographie dispose d'une prise plus concrète et plus vivante sur l'existence humaine; pour la première fois, elle est capable de parler des lieux, des individus et des trajectoires personnelles de ces derniers.

Une telle transformation a de quoi séduire: elle explique les succès rapides de l'approche culturelle dans les années 1970 et au début des années 1980. Les géographes étaient heureux d'explorer la poésie, les romans, les livres de voyage, de regarder des tableaux

ou de voir des films: ils y découvraient les réactions qu'éprouvent les gens face à leur environnement. Des réactions critiques sont toutefois apparues: l'approche culturelle n'était-elle pas dangereuse, puisqu'elle passait silence ce qui paraissait essentiel dans la réalité humaine – le rôle des forces économiques et des contraintes sociales? Pour une génération de géographes formés à l'économie libérale ou à l'orthodoxie marxiste, une telle évolution paraissait menaçante. Pour David Harvey ou Doreen Massey, les classiques du marxisme devaient être revisités et modernisés (Harvey 1982; Massey 1984): le renouveau de la géographie viendrait des lumières que cet approfondissement jetterait sur la réalité. Contrairement aux apparences, le monde n'était pas en train d'entrer dans une ère postmoderne où le rôle des forces économiques serait laminé par la montée des forces et des consommations culturelles.

Une nouvelle vision de la géographie

Pour d'autres géographes, l'approche culturelle n'est en rien étrangère aux réalités sociales. Quand ils insistent sur la transmission des attitudes, des pratiques, des savoir-faire, des connaissances et des valeurs d'une génération à la suivante, les géographes culturels soulignent le rôle des représentations dans les processus de la perception et dans la construction des images que les gens se font du monde. Les premières forces sociales que les individus rencontrent dans leur vie ne sont pas économiques: elles ont à voir avec la nature sociale de la perception, le langage et la manière dont on analyse et comprend le réel. Bakhtin n'avait-il pas déjà souligné la dimension sociale de la communication (Bakhtin 1981) ?

Une nouvelle étape est franchie dans le courant des années 1980, lorsque les géographes prennent conscience des cadres culturels qui structurent les forces économiques et politiques. Les attitudes changent lorsque de plusieurs côtés, les spécialistes des sciences sociales découvrent que les goûts ne dépendent pas seulement de l'argent. Les gens commandent des plats dans un restaurant parce que c'est pour eux un moyen facile de faire un saut à l'étranger, parce qu'ils désirent faire montre de leur goût exquis, ou parce que leurs choix prouvent qu'ils se sont dotés d'une conception personnelle de la santé et du régime dont ils ont besoin. Tous ces facteurs sont culturels. Durant plus d'un siècle, les marxistes n'avaient cessé de répéter que les forces économiques étaient toujours, en dernière instance, les déterminants des structures et des comportements sociaux. Voici que les études sur la consommation – comme celles sur la production, d'ailleurs – font apparaître le rôle fondamental de la culture. L'économie n'existe que dans des moules constitués par des catégories culturelles.

Depuis ses débuts à la fin du XIX^e siècle, la géographie s'est trouvée divisée en sous-disciplines: la géographie physique d'un côté, avec ses composantes, géomorphologie, climatologie, hydrologie, biogéographie; la géographie humaine de l'autre, traditionnellement présentée comme la somme de la géographie sociale, de la géographie économique et de la géographie politique, et qui comprend aussi l'étude des établissements humains, qu'ils soient ruraux ou urbains. Les progrès dans l'étude des processus culturels montre que ces divisions ne sont valables dans des contextes spatiaux et temporels spécifiques – pour certaines formes de cultures. La géographie économique ne se développe comme une

réalité indépendante que dans les sociétés où les mécanismes de marché libèrent la production, la distribution et la consommation des contrôles sociaux auxquelles elles étaient soumises auparavant.

Lorsque l'on part de l'étude des processus culturels, il devient également évident que les limites des études urbaines ne sont pas permanentes: la signification des hautes densités pour la communication a changé d'abord avec l'invention de l'écriture, puis, plus tard, avec les télécommunications. Vivre aujourd'hui dans un environnement rural ne prive plus de la plupart des informations auxquelles les citoyens ont accès: grâce au téléphone, au téléviseur et à l'ordinateur, n'importe qui est informé en temps réel de ce qui arrive sur l'ensemble de la planète.

Dans le domaine politique, l'intérêt nouveau que suscitent la gouvernance et la gouvernabilité témoigne d'une évolution similaire: les frontières entre la société civile et le système politique ne sont pas fixes et parfaitement définies. Elles dépendent de la manière dont les relations sociales sont institutionnalisées – c'est-à-dire des valeurs sur lesquelles elles sont basées. Une bonne part de ce qui relevait jusqu'ici de l'autorité gouvernementale fait retour à la société civile.

L'approche culturelle en géographie conduit ainsi à un changement majeur dans la conception que l'on se fait de la discipline: elle a cessé d'apparaître comme un ensemble de compartiments clos sur eux-mêmes (les géographies économique, politique, sociale, urbaine, rurale, etc.). Les relations entre les différentes sphères de la vie sont modelées par un élément fondamental: la culture. Celle-ci n'apparaît pas comme une force, comme c'est le cas de l'économie, ou la matérialisation du pouvoir des hommes, comme c'est celui de la géographie politique.

La culture structure tous les éléments de la réalité sociale selon une grille de catégories qui évoluent avec le temps – et en fonction des technologies de transport et de communications, des forces économiques et des possibilités offertes au pouvoir.

La signification épistémologique du tournant culturel

On interprète aujourd'hui ces transformations en disant qu'elles correspondent à un tournant culturel de la géographie. Celui-ci a une profonde signification épistémologique: (1) il témoigne de la rupture radicale qui s'est opérée avec les conceptions positivistes et néo-positivistes développées au cours du XIXe siècle et de la première moitié du XXe. (2) Il modifie les relations entre les formes préscientifiques et scientifiques de la connaissance géographique.

Un des défis majeurs pour la science de la fin du XIXe siècle était d'imaginer des procédures pour traiter des réalités humaines et sociales. Les sciences physiques et naturelles devaient leurs succès à leur refus de croire en des niveaux profonds, cachés et inaccessibles de la réalité; elles étaient fondées sur l'observation et sur l'expérimentation – c'est-à-dire sur des procédures qui rendent visibles des phénomènes qui échappent normalement aux sens. Les réalités sociales diffèrent des réalités naturelles dans la mesure où l'action humaine résulte de décisions: les processus que celles-ci impliquent sont mentaux et ne peuvent être observés. Comme les épistémologies dominantes étaient positivistes – ou plus tard, néo-positivistes -, cela posait un sérieux problème. L'étude des décisions rationnelles apparaissait toutefois plus aisée. Le

chercheur est capable d'expliquer les choix faits par un acteur social confronté à un problème, s'il agit rationnellement: il lui est loisible de reconstituer mentalement ce qui se passe dans la tête de celui qu'il étudie. Dès que la société devient rationnelle, il est possible de l'analyser sans avoir à enquêter sur les processus mentaux de ses membres. L'économie a été la première science sociale construite sur ce modèle.

A la fin du XIXe siècle, les spécialistes des sciences sociales considèrent qu'ils ont affaire à deux types de sociétés: dans les sociétés primitives ou traditionnelles, les choix ne sont pas guidés par la raison; comme les sociétés industrialisées occidentales sont bâties sur les philosophies du contrat social, elles sont devenues rationnelles. Il convient donc de mettre en œuvre des méthodologies différentes en fonction du niveau de développement atteint par les sociétés. Pour celles qui demeurent traditionnelles dans leurs institutions et leur fonctionnement, la seule possibilité est de procéder à la description précise des institutions et de leur fonctionnement. Pour les sociétés modernes, il est possible de bâtir des interprétations théoriques et d'expliquer les formes et les distributions que l'on y observe parce qu'elles sont rationnelles.

A la fin du XIXe siècle, les géographes partagent les points de vue alors dominants. Ratzel oppose par exemple les *Naturvölker*, pour lesquels il mobilise une approche ethnographique, et les *Kulturvölker*. Pour lui, la rationalité des civilisations modernes s'exprime surtout dans le rôle qu'elles confient à l'Etat (c'est un thème hégélien, auquel Ratzel souscrit). En France, en Grande-Bretagne, en Allemagne, les géographes font également appel à la géographie commerciale pour expliquer les sociétés modernes.

Sur ces points, les positions des géographes ne diffèrent guère de celles des sociologues de l'époque: Max Weber insiste sur le rôle de l'éthique protestante et des bureaucraties dans le désenchantement du monde et dans la création corrélative des sociétés occidentales, ce qui est une façon d'opposer les sociétés irrationnelles du passé aux sociétés rationnelles de la modernité.

La géographie du monde développé qui se bâtit à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe est une science sociale, mais elle n'a pas besoin d'étudier les femmes et les hommes réels, concrets, puisque, pour expliquer les situations sociales et les distributions géographiques, il suffit de connaître les réactions d'acteurs dont la rationalité est totale, selon le modèle de l'*homo œconomicus*.

A la fin du XIXe siècle, la contribution essentielle de l'Ecole française de géographie au développement de la discipline réside dans la notion de "genre de vie". Celle-ci repose sur une idée simple: une partie au moins des décisions prises dans le cadre des sociétés primitives ou traditionnelles est rationnelle: celles qui ont trait à l'exploitation de l'environnement – le fait que les groupes primitifs ou traditionnels survivent dans des contextes où la lutte pour la vie est sans pitié n'apporte-t-il pas la preuve de la rationalité des choix qu'ils effectuent ? Il en résulte que la géographie humaine peut étudier les réalités humaines, même dans des contextes pré-développés, sans qu'elle ait besoin d'observer et d'analyser directement les choix des hommes et des femmes qui les composent.

Du fait des fondements positivistes et néo-positivistes de la géographie humaine, cette discipline présentait quelques caractères étonnants: elle analysait la diversité de la terre sans parler de ceux qui en étaient

responsables – les femmes, les hommes, les enfants, les vieillards, les divers groupes et classes sociaux. Elle "expliquait" les paysages et les distributions géographiques sans explorer les procédures réelles des choix faits par les protagonistes sociaux. La culture n'était pas ignorée, mais son rôle se réduisait à l'analyse des moyens techniques dont disposaient les groupes étudiés pour mettre en œuvre leurs plans.

Ce qui s'est produit au cours des trente ou quarante dernières années, c'est la découverte progressive d'aspects jusqu'alors négligés de la géographie – les lieux, les gens, les territoires, les révolutions, les crises, etc. Au milieu des années 1990, il paraît évident que la montée de l'approche culturelle ne doit pas être interprétée comme l'ajout d'un compartiment nouveau à la discipline. Elle exprime une remise en question fondamentale de ses fondements épistémologiques: c'est là le sens vrai de l'expression "tournant culturel". La géographie a cessé d'être essentiellement focalisée sur les sociétés "rationnelles", ou sur les aspects "rationnels" de la vie sociale. Sa curiosité est devenue plus profonde et plus diversifiée.

Les "géographies scientifiques" du XXe siècle diffèrent-elles totalement, par leur nature, de la connaissance plus ou moins intuitive que les gens ont toujours eue des lieux où ils vivent ou qu'ils visitent, et des opportunités qu'ils offrent ? Non ! De là l'intérêt de l'approche culturelle pour les lectures que font les gens ordinaires des réalités qui les entourent.

Afin d'apparaître réellement scientifique, la géographie avait posé un interdit sur l'étude de la pensée normative: elle considérait l'urbanisme et la planification comme des disciplines étrangères. Le tournant culturel réintègre ces domaines dans notre discipline:

il élargit ainsi considérablement le champ des études urbaines.

IV - Quels objectifs pour l'approche culturelle dans le futur ?

Le développement de l'approche culturelle a profondément modifié la nature de la géographie et le champ qu'elle couvre. Quels objectifs lui fixer pour le proche futur ?

1- Dans les années 1970, le succès des nouvelles orientations vient de leur fraîcheur: elles parlent de la vraie vie, des gens, des paysages. Les études alors publiées sont riches en couleurs, en bruits et en odeurs. Elles mettent en évidence le sens que les individus et les groupes sociaux donnent à la nature, au cosmos, à l'environnement. Ces qualités doivent être préservées.

2- Les années 1980 et 1990 ont vu naître des attitudes plus critiques: derrière le masque de la culture, des intérêts sont présents. Le monde qu'explorent les géographes est divisé en groupes qui sont en compétition pour le pouvoir, le rang et la richesse. Le contenu des catégories sociales liées à la domination, au prestige et à la fortune n'est pas constant – il dépend du lieu, du temps, des traditions et du rôle de l'innovation. Cela ne veut cependant pas dire que ces catégories doivent être sous-estimées.

3- La géographie s'attache fondamentalement aux discours et aux images que les gens élaborent à propos de la nature et des lieux: c'est à travers ces discours et ces images qu'il est possible de découvrir la conception qu'ils se font de la réalité. De là l'intérêt qu'il

ya à développer la réflexion sur la structure des discours et de l'imagerie géographiques, qu'ils soient vernaculaires ou scientifiques.

4- Les géographes ont découvert que les catégories qu'ils mettent en œuvre pour structurer leur domaine (économie, politique, société, ville, campagne) dépendent du lieu et du temps qu'ils analysent. Cela veut dire que leurs relations sont changeantes: en fonction des types de vie sociale et des formes de développement, la réalité géographique est façonnée par des systèmes de forces et de représentations qui ne cessent de changer: leur architecture doit donc être déchiffrée.

5- A l'époque de la Nouvelle Géographie, dans les années 1960, l'analyse régionale se réduisait à l'analyse des hiérarchies urbaines et de la spécialisation économique. Elle a depuis apparemment disparu. En fait, elle a pris une autre forme: l'approche régionale d'aujourd'hui repose sur l'analyse des lieux et des territoires. Elle souligne le rôle des identités. Elle met davantage l'accent sur les réseaux que sur les frontières.

6- A l'époque où les épistémologies positivistes et néo-positivistes étaient dominantes, le paysage était surtout considéré comme l'expression du fonctionnement des sociétés actuelles – ou passées. Leur dimension symbolique était ignorée. Depuis trente ou quarante ans, de nouvelles perspectives sur le paysage ont vu le jour: on s'attache aux points de repère qu'ils contiennent et aux souvenirs dont ils sont porteurs; on veille à leur préservation et à la conservation du patrimoine historique qu'ils représentent. Le paysage est aussi conçu comme un des enjeux des confrontations sociales à l'œuvre: il est devenu une arène. Ces orientations demandent évidemment à être creusées.

7- Durant environ vingt ans, entre les années 1960 et les années 1980, l'intérêt des géographes pour les relations que les groupes humains entretiennent avec leur milieu a faibli; cela venait de la révolution écologique en cours, car elle réduisait le poids des contraintes locales; cela résultait aussi de l'uniformisation croissante des techniques. Les sociétés sont aujourd'hui conscientes de l'émergence de nouvelles contraintes et de nouvelles limitations venant de l'environnement: celles qui résultent du manque de résilience des écosystèmes quand ils sont soumis à de trop grandes forces de changement. Cela veut dire que la géographie humaine – et l'approche culturelle – doivent davantage se pencher que par le passé sur la croissance soutenable et sur la manière de gérer les environnements dont l'action humaine a bouleversé les équilibres.

Références

- Bakhtin, M 1981, *The Dialogic Imagination. Four Essays*, University of Texas Press, Austin.
- Bonnemaison, J 1986-1987, *Les Fondements culturels d'une identité. L'archipel du Vanuatu*.
Vol. 1, *Gens de pirogue et gens de la terre*, Vol. 2, *Les Gens des lieux*, ORSTOM, Paris.
- Brunhes, J 1910, *La Géographie humaine. Essai de classification positive*, Alcan, Paris.
- Burke, P 2004, *What is Cultural History*, Polity Press, Cambridge.
- Buttmann, G 1977, *Friedrich Ratzel. Leben und Werk eines deutschen Geographes*
Wissenschaftliche Verlagsgesellschaft, Stuttgart.
- Certeau, M 1992, *The Practice of Everyday Life*, Berkeley, University of California Press, original
French edition 1980, *L'Invention du quotidien. Arts de faire*, UGE, Paris.
- Claval, P 1995, *La Géographie culturelle*, Nathan, Paris; new ed. 2004, *Géographie culturelle*.
Une nouvelle approche des sociétés et des milieux, A. Colin, Paris.
- Claval, P 2001, 'The Cultural Approach in Geography – The Perspective of Communication',
Norsk Geografisk Tidsskrift, vol. 55, p. 126-137.
- Collignon, B 1996, *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*, L'Harmattan, Paris.
- Cosgrove, D 1984, *Social Formation and Symbolic Landscape*, Croom Helm, London.
- Duncan, J 1980, 'The Superorganic in American Cultural Geography', *Annals of the
Association of American Geographers*, vol. 70, n° 2, pp. 181-198.
- Duncan, J 1990, *The City as Text: the Politics of Landscape Interpretation in the Kandyan
Kingdom*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Eisenstadt, N (ed.) 2003, *Civilizations and Multiple Modernities*, Brill, Leiden.
- Gardiner, M. 2000, *Critiques of Everyday Life*, Routledge, London.
- Geertz, C 1973, *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, New York.
- Giddens, A 1984, *The Constitution of Society*, Blackwell, Oxford.
- Gottmann, J 1952, *La Politique des Etats et leur géographie*, A. Colin, Paris.
- Hägerstrand, T 1970, 'What about People in Regional Science?', *Papers of the Regional
Science Association*, vol. 24, p. 7-21.
- Hall, S, Hobson, D, Lowe, A & Willis, P, *Culture, Media, Language: Working Papers in Cultural
Studies*, Macmillan, London.
- Harvey, D 1982, *The Limits to Capital*, Blackwell, Oxford.
- Hubbard, P, Kitchin, R & Gill Valentine (eds.) 2004, *Key Thinkers on Space and Place*,
Sage, London.
- Jackson, P 1989, *Maps of Meaning*, Unwin Hyman, London.
- Kroeber, A & Kluckhohn, C 1952, *Culture. A Critical Review of Concepts and Definition*,
Papers of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge (Mass.).
- Kuper, A 1999, *Culture. The Anthropologists' Account*, Harvard University Press,
Cambridge (Mass.).
- Laponce, J 1984, *Langue et territoire*, Presses de l'Université Laval, Québec.
- Masse, D 1984, *Spatial Divisions of Labor: Social Structures and the Geography of
Production*, Macmillan, London.
- Michie, H, Ronald, T (eds) 2003, *Nineteenth-Century Geographies. The Transformation of
Space from Victorian Age to the American Century*, Rutgers University Press, Rutgers.

- Mitchell, D 2000, *Cultural Geography. A Critical Introduction*, Blackwell, Oxford.
- Ricœur, P 1971, 'The Model of the Text: Meaningful Action Considered as a Text', *Social Research*, vol. 38, n° 3.
- Sahlins, M 1995, 'How "Natives" Think: About Captain Cook, for Example', Chicago University Press, Chicago.
- Schneider, D 1995, *Schneider on Schneider: The Conversion of Jews and Other Anthropological Stories*, N. C., Duke University Press, Durham.
- Törnqvist, G 1968, *Flows of Information and the Location of Economic Activity*, Gleerup, Lund.
- Törnqvist, G 1970, *Contact Systems and Regional Development*, Gleerup, Lund.
- Tylor, E 1871, *Primitive Culture*, Boston.
- Williams, R 1958, *Culture and Society (1780-1850)*, Chatto and Windus, London.
- Williams, R 1981, *Culture*, Chatto and Windus, London.